

Un Frère R...-M..., Canadien du Canada, ne m'entendra-t-il pas, lui qui, bon écrivain, lança un journal pour Jécistes, dont il était le directeur et principal rédacteur ? Et tel et tel autre encore ? De la France au Canada, par les mille moyens qui s'offrent à l'ingéniosité humaine, il importe de créer un courant culturel, puissant et continu. Ce beau, ce grand pays d'au delà des mers, qui a la croissance vigoureuse du chêne, qui sait rivaliser avec les plus puissants pays industriels, tout en gardant le primat aux valeurs spirituelles, jusque dans sa structure politique, ce Canada, cher à nos cœurs, doit connaître les multiples témoignages de notre vitalité intellectuelle et non pas ceux-là seulement que consacre chez nous le snobisme. Je me persuade notamment que notre magnifique renaissance littéraire catholique, si mal connue, si mal soutenue, même en France, est loin de l'être au Canada comme il conviendrait. Dans l'ensemble de la production française, et à égalité de valeur littéraire, elle représente pourtant, sans conteste possible, par son inspiration première comme par sa haute tenue religieuse et morale, ce qui s'adapte le mieux, en profondeur comme en étendue, au climat spirituel du Canada français. L'Institut de Saint-Gabriel, si fermement établi au Canada comme en France, peut, s'il le veut, jeter d'un pays à l'autre, par delà l'Atlantique, ce pont d'or.

CONCLUSION

J'avais mis à ce livre le point final, quand me vint la nouvelle de la démission, pour raison d'âge et de santé, du Révérend Frère Benoît-Marie, qui succéda, en 1936, au Frère Sébastien, comme Supérieur général de l'Institut. Me voici libre pour en parler.

Le Révérend Frère Benoît-Marie a gardé le gouvernail de l'Institut jusqu'en janvier de l'année 1946, où j'écris ceci. Durant tout son généralat, le beau navire a été fortement secoué. La révolution de 1937 dévasta la province d'Espagne; quarante-neuf Frères furent exterminés par les Rouges, et, parmi eux, tous les chefs. Du même coup, il fallut renoncer à un établissement dans l'Amérique du Sud, déjà préparé, mais qui ne pouvait être le fait que des Frères espagnols. La seconde guerre mondiale rompit toutes relations entre les religieux de France et ceux de l'étranger; partout où elle sévit, elle détruisit ou paralysa les œuvres. D'ores et déjà, elle a hypothéqué l'avenir, en dispersant les sujets des maisons de formation ou en les réduisant à un nombre infime. Elle a empêché la formation, en France, d'une province nouvelle de l'Institut, freiné l'expansion missionnaire. Le départ des déportés en Allemagne, l'absence des Frères pri-

sonniers gêna considérablement le fonctionnement des écoles. Une situation aussi troublée a, de plus, comme il était inévitable, causé des défections dans les rangs des Frères. Et ce fut encore sous le gouvernement du Révérend Frère Benoît-Marie que la mission d'Abysinie sombra.

Les circonstances m'ayant fait vivre, pendant un an et demi, dans l'intimité du foyer gabriéliste, m'ont permis d'avoir avec lui de longues conversations, en ce bureau net et lumineux où affluaient, de tant de coins du monde les nouvelles de ses Fils dispersés... De ces nouvelles, il vibrait, se désolait ou se réjouissait. Ce n'est pas assez dire : ces lettres où s'épanchaient tant d'espérances et tant de peines, c'était sa vie même. Quelque chose, par-dessus tout, frappait en lui : un grand amour pour sa famille religieuse, amour qui, si surnaturel qu'en soit l'origine, restait délicieusement sensible. J'imagine que l'homme de gouvernement, qu'il fut par devoir, dut avoir souvent fort à faire, contre ce cœur-là. Le bienfait infini de l'Incarnation est d'avoir rapproché Dieu de nous. Jésus pleura sur Lazare. Nous aimons à sentir le cœur de chair en la vertu de charité.

Le Révérend Frère Benoît-Marie est de Beaupréau, dans la région d'Angers. La douceur angevine, dont s'enchantait Du Bellay, n'a pas supprimé en lui une vivacité de réaction et d'impressions qui me semble plutôt des bords de mon Adour et de ma Nive. Ses soixante-dix-sept ans l'ont laissée intacte et frémissante. Tout au long de son généralat, elle maintenait ses collaborateurs immédiats en état d'alerte et, mettant l'accent sur des détails que la paresse de l'esprit humain submergerait aisément, elle incitait à une activité continue. Le regard l'exprime où domine d'ailleurs une bonté toujours en éveil.

Un jour, je l'interrogeai sur l'œuvre de son généralat : « Mon généralat, me dit-il, n'est que l'histoire de mes projets. Ma première préoccupation était d'une formation ascétique plus forte pour nos religieux. Dans

ce but, j'aurais voulu d'abord ajouter quelques mois au second noviciat institué par mon prédécesseur. Dans la période où je me trouvais chargé de cette institution, j'ai été à même d'en apprécier les avantages considérables. Ce second noviciat, un peu plus prolongé, étendu à de plus nombreux sujets, moins âgés par ailleurs que ceux qu'on y avait admis précédemment, eût certainement produit les plus heureux fruits et formé des religieux d'élite. »

Le Révérend Frère me livrait ainsi la préoccupation dominante de son gouvernement : former de parfaits religieux-éducateurs. Ses circulaires rappelaient constamment les devoirs du gabriéliste, les vertus dont il doit s'armer et provoquaient à une vie intérieure sans cesse approfondie. Dans cet esprit, le Révérend Frère souhaitait fonder en Espagne, en Italie, au Canada, en Belgique, un noviciat doublant celui qui y existait déjà. Il en voulait également pour sa mission de l'Inde, au pays de Coonoor, chrétienté très ancienne, et aussi en France, dans la Lozère ou l'Aveyron, en Auvergne.. Quand il s'agissait des juvénistes, son âme entraînait en ébullition. L'avenir de l'Institut n'est-il point en eux ? Sa meilleure joie était de se trouver au milieu de ces enfants au cœur pur, à l'âme généreuse, à la piété fervente, pépinière de Saint-Gabriel. Quelque temps qu'il fit, s'il avait décidé de se rendre de Saint-Laurent au juvénat de La Tremblaye, nul ne l'en aurait pu empêcher. Neuf bons kilomètres ? N'importe ! Au point du jour, il prenait sa canne et s'en allait. Je pense au cantique de Montfort : « *Le démon crie et la chair dit : restez au feu, restez au lit.* » Le Révérend Frère n'en avait cure et allait où le menait sa paternité.

A l'entendre, on croirait qu'il n'a pu faire et n'a fait que pleurer sur des ruines. Sa modestie lui dissimule que, appuyé sur ses assistants, il a fait face à l'orage, sauvé tout ce qui pouvait l'être et maintenu, contre vents et marées, ce qui devait être maintenu. Aujourd'hui, où son âge et son état de santé l'ont

obligé à se démettre de sa charge, il pourrait notamment, jetant un regard en arrière, se rappeler qu'avec son conseil il a provoqué, pour le plus grand bien de l'Institut et de l'histoire de l'Église, une étude méthodique de la filiation montfortaine des Frères, faite selon les bonnes règles de la critique historique; du même coup, la biographie de Montfort s'est enrichie de chapitres inédits.

Comment ne pas associer, dans mon souvenir, au nom du Révérend Frère Benoît-Marie, ceux de ses trois assistants embarqués avec lui pour le meilleur et pour le pire? La sagesse, vertu essentielle de qui participe au gouvernement religieux, est répartie sur eux trois, avec une aimable abondance. Elle se nuance de l'un à l'autre, selon le tempérament de chacun.

Le Frère A.-J..., premier assistant, est un Vendéen de Vendée, j'entends de la vieille Vendée militaire, qui tient fortement sur les tranchées traditionnelles et ne se laisse pas entamer. Son bon sens, qui répand un rare sentiment de sécurité, l'avertit infailliblement de ce qui fait l'honneur d'une nation et d'un homme, de ce qui les fait croître ou décroître et le défend de céder quoi que ce soit aux divinités dévorantes d'un illusoire progrès. Nulle roideur en cela, mais une santé morale solide et équilibrée, comme son être physique lui-même, car il n'est pas de santé, comme il aime à dire lui-même, sans réaction; seul vit celui qui réagit. Et puis, si bien assis que soit son ferme jugement sur d'immuables principes, il a, dans l'appréciation — d'une imperturbable franchise — qu'il porte sur les hommes et sur les choses, cet esprit de finesse, qui est une des douceurs de la civilisation et la flexibilité que donne une expérience bien dirigée. La sienne est riche et transparait en ses propos. Il est poète, je l'ai dit, et de l'école de Ronsard, mais ses pieds restent calés sur la terre natale. Le regard de ses yeux bleus semble bien parfois dépasser son interlocuteur et se perdre en ces nuées irisées où se font et défont les rythmes et les rimes. Mais, dans ce même temps, l'ob-

servateur pénétrant qu'il porte en lui s'est approprié, sans qu'il y paraisse, du fort et du faible de quiconque pour en enrichir sa connaissance des hommes, et savoir mieux les aimer, c'est-à-dire d'un plus lucide amour. Alors que l'immense majorité des Anciens Combattants paraît s'être à jamais tue sur la guerre de 14-18, lui, il en parle sans cesse. C'est que, précisément, le chasseur à pied qu'il fut a su voir, dans cette misère des misères, l'homme mis à nu par l'impitoyable « cafard » et la détresse physique. L'expérience de la guerre lui fut, on le sent, décisive. Elle n'est pas étrangère, notamment, à sa largeur de vues. En ce temps-là, il fumait la pipe. Je la vois, sur une photo, pointée en avant, en posture de combat; comme le regard net et direct, elle prend la ligne d'horizon.

Le Frère Al..., troisième assistant, écoute plus volontiers les savoureuses histoires du Frère A.-J... qu'il n'en raconte lui-même. Mais nul doute que les silences où il se complait ne soient fort meublés. Lui aussi a sa belle expérience humaine; seulement, au lieu de fuser en propos abondants, elle mijote en lui doucement, longuement, sous le couvercle de son silence, comme au bain-marie. Son jugement, qu'il n'exprime qu'à bon escient, est également marqué au coin du bon sens. De la prudence aussi et même j'imagine volontiers qu'en ce moteur complexe qu'est l'administration générale d'un Institut religieux, il se chargerait plus volontiers, si on lui en donnait le choix, du frein que de l'accélérateur. Le don d'un cœur généreux s'exprime chez lui par une amabilité qui, depuis qu'il fut directeur du pensionnat de Saint-Gabriel, est, à Saint-Laurent, légendaire.

Ces deux Vendéens, le Frère A..., second assistant, et « homme du Nord », les complète au sein du Conseil. Les fonctions de secrétaire général, qu'il assume, en sus de celles de second assistant, trouvent en lui un écrivain au style direct, à la phrase souple, déliée, ornée comme une lettrine de missel. Il parle comme il écrit et il a le don, fort rare, de mener ses phrases,

impeccablement bâties, jusqu'au bout. quel que soit le nombre de parenthèses dont il lui a plu de les émailler. Et voilà qui me plaît à souligner, face à nos contemporains qui, trop souvent, avalent la moitié des mots et déshonorent l'autre moitié. Poète délicat lui aussi, excellent à débanaliser dans ses vers les thèmes religieux, poète comme le Frère A...-J..., comme le Frère G... M..., mais, comme eux aussi, trop pris par les devoirs de sa charge pour sacrifier à la Muse chrétienne de longs instants. C'est à l'occasion de quelque solennité qu'ils y emploient une plume absorbée par de tout autres écrits, mais, précisément, la formule très difficile, et généralement exécration, des « vers de circonstance », j'admire comme ils la réussissent, chacun dans un genre très différent. La conversation du Frère A... révèle une charmante ironie, qui est un sourire de l'intelligence, et que surveille de très près la parfaite urbanité de l'esprit. Tel est le visage que prend, chez lui, cette sagesse qui, avec l'esprit gabrieliste, fait de simplicité, de dévouement, d'abandon confiant en la Providence, est bien le trait commun des trois assistants.

... Je pense à eux, à tant d'autres de leur Institut, en ces dernières heures de mon séjour à Saint-Laurent, qui fuient comme l'eau d'entre les doigts. Je n'ai jamais quitté des lieux qui me sont chers sans avoir rêvé, solitaire, dans leurs méandres familiers. Au pensionnat Saint-Gabriel, j'ai passé et repassé, éprouvant que le présent prenait déjà la forme du souvenir, riche de ce que j'ai gagné ici, pauvre de ce que je vais quitter, empli d'une pénétrante et reconnaissante mélancolie. En cette cour d'entrée, dont le Frère T..., mon introducteur à Saint-Gabriel, me décrit les fastes et que longent, intacts, les murs du premier pensionnat, l'ancienne chapelle, devenue garage pour les bicyclettes, qui en débordent comme le foin de greniers trop pleins, la vieille maison Supiot, surélevée d'un étage mais, pour le reste, pareille à elle-même, que de

vieux souvenirs dressés partout comme pour exorciser la galerie trop neuve des parloirs ! Passée une voûte, quel éblouissement toujours nouveau devant cette cour d'honneur qui, sur trois côtés, aligne des bâtiments rectilignes où s'encastre la chapelle romano-gothique, dont la patine se marie à merveille à l'ardoise bleue des toits ! Des parterres de fleurs et de plantes font chanter à la belle saison leurs couleurs vives, savamment orchestrées par un jardinier, fils spirituel de Le Nôtre. La belle statue de Montfort, œuvre de Guéniot, domine, bienveillante et massive. Au delà, une rumeur emplit les vastes cours de récréation. C'est la jeunesse des pays d'Ouest qui mène entre deux classes le joyeux tapage de ses jeux. Je franchis une seconde voûte. Je dépasse à ma droite la cour du jувénat, à ma gauche les bâtiments de l'école professionnelle ; je m'engage sur la colline de la Salette. C'est le haut lieu de Saint-Gabriel d'où les élèves de dernière année, à la veille de quitter définitivement le pensionnat, élèvent le fervent cantique des adieux. Moi-même, ne suis-je pas un partant qui arrache avec peine de ce vieux sol les racines que j'y ai poussées ? C'est bien ici qu'il convient que je rassemble mes pensées éparées. Je suis au pied du tumulus où se dressent les statues de Notre-Dame et de ses pères. Tout le parcours « gabrieliste » de la Sèvre est sous mes yeux, j'en caresse du regard les rives : moulin, cascade, potagers et prairies. Comme à Massabielle, au long du Gave, une grotte s'ouvre, au long de la Sèvre, dans un massif naturel d'énormes rochers. La statue de Notre-Dame de Lourdes est bien à sa place, en ce domaine où le ronronnement des *aves* accompagne constamment le murmure des eaux. Passée la grotte, la Sèvre fait un coude brusque puis, entre les collines escarpées, resserrées, s'en va vers le pays nantais. Là-haut, autour du clocher, les choucas poursuivent leur ronde en criant...

De ces lieux monte invinciblement une leçon de féconde stabilité. Si le joyeux dynamisme des Frères

de Saint-Gabriel m'assure qu'ils sauront s'adapter aux besoins vrais et sains des temps nouveaux, comme aussi défendre efficacement leur œuvre scolaire admirable, je me persuade aussi qu'ils sauveront de leur tradition ce qui doit être sauvé. La spiritualité de Montfort, dont ils se pénètrent de plus en plus, sera leur axe indéfectible. Quelque développement que prennent dans l'avenir leurs provinces autres que celles de l'Ouest, et si puissante que devienne, pour le plus grand bien de leur Institut, la collaboration du Nouveau-Monde, puisse leur origine vendéenne, marquée d'un sceau sacré par leur fondateur, imprégner leur développement futur ! Ce collège de Saint-Laurent-sur-Sèvre, où je promène mes pas, c'est le conservatoire du plus pur esprit vendéen. Qu'il reste pareil à lui-même ! Il ne sera jamais un anachronisme parce qu'il représente des valeurs éternelles, et qu'à ces valeurs le monde, aujourd'hui en folie, reviendra un jour, s'il veut vivre.

TABLES